autres œuvres, nous mentionnerons les *Artistes de théâtre*, roman biographique (Milan, 1858, 3 vol. in-8°), et les *Souvenirs artistiques*.

GHISONI, bourg de France (Corse), ch.-l. de cant., arrond. et à 36 kilom. de Corte; 1,670 hab.

GHONGOR, un des dieux infernaux et le protecteur de la foi, dans la religion lamaïque. On le représente tantôt debout, tantôt sur un éléphant, le cou chargé d'un collier de têtes humaines. Lui-même porte quelquefois une tête d'éléphant.

GHYVELDE, bourg de France (Nord), canton de Hondschoote, arrond. et à 12 kilom. de Dunkerque; pop. aggl., 438 hab. — pop. tot., 2,366 hab.

GIABARI s. f. (ji-a-ba-ri). Membre d'une secte musulmane. ‖ On trouve aussi JABARI. Ce sont deux autres formes de GIABARIEN. V. ce mot, au tome VIII du *Grand Dictionnaire*.

GIACOMETTI (Paul), auteur dramatique italien, né à Novi-di-Genova, près de Gênes, en 1817. Fils d'un sénateur et petit-fils d'un jurisconsulte, Paul Giacometti fut destiné à la magistrature; mais ses études de droit furent subitement interrompues par une imprudence de sa mère qui, ayant prêté la plus grande partie de sa fortune à un chanoine, ne put recouvrer ses fonds et se vit ruinée. Le jeune Paul essaya alors de se créer des ressources dans la littérature dramatique, qui ne lui imposerait pas, pensait-il, une aussi longue préparation que la profession d'homme de loi. Toutefois, sa mère mourut avant qu'il eût pu réaliser les espérances sur lesquelles il fondait leur avenir commun. *Rosilda*, sa première œuvre dramatique, ne fut jamais représenté; *Louis Camoëns*, qui vint ensuite, commença sa fortune et fixa sa vocation. Ses pièces se succédèrent alors presque sans interruption, les unes en vers, les autres en prose, et atteignirent la centaine, ou peu s'en faut: *Louise Strozzi; Godebert, roi des Lombards; Paul Fornari*; la *Famille Foscari; Pellegro Piola; Colomb; Un poëme et un troc; Isabelle de Fiesque; Pour ma mère aveugle*; les *Fiesque et les Fregose; Séraphine*; le *Testament; Nobles, bourgeois et plébéiens; Camille Faa, Charles II Stuart; Paul de Novi*; les *Mystères des morts*; l'*Ami de tous; Cola de Rienzo*; les *Métamorphoses politiques*; la *Femme de l'exilé; Inclinations et vœux*; les *Educateurs du peuple; Elisabeth, reine d'Angleterre; Marie-Lucrèce Davidson; Torquato Tasso; Judith* et *Blanche-Marie Visconti*, tragédie écrite pour Mme Ristori, etc.

GIACOMOTTI (Félix-Henri), peintre français d'origine italienne, né à Quingey (Doubs) en 1828. Il vint faire ses études artistiques à Paris, où il prit des leçons de Picot et suivit les cours de l'Ecole des beaux-arts. En 1854, M. Giacomotti remporta le grand prix de peinture. Il se rendit alors à Rome, où il se perfectionna par l'étude des maîtres. En 1859, il envoya au Salon de Paris les portraits de *MM. About* et *Jules David*. Depuis lors, il a exposé des tableaux religieux et mythologiques, ainsi qu'un grand nombre de portraits. Ses œuvres se recommandent par des qualités de style, l'élégance des formes et un coloris agréable. M. Giacomotti a obtenu des médailles en 1864, 1865, 1866 et il a reçu, en 1867, la croix de la Légion d'honneur. Nous citerons de lui: le *Martyre de saint Hippolyte, Nymphe et satyre* (1861); l'*Amour se désaltérant* et deux portraits (1863); *Agrippine quitte le camp*, composition heureuse qui figure au musée de Lille (1864); *Enlèvement d'Amymoné* (1865); deux portraits (1866); le *Christ bénissant des enfants*, le portrait de la *Comtesse de Moreton-Chabrillan* (1867); la *Dernière épingle de Carméla* (1868); deux portraits de femme (1869); la *Pentecôte* (1870); portraits de *Mme Hornby* et de *Mme Hood* (1872); l'*Amour et Vénus*, tableau plein de grâce et d'un fin coloris (1873); portrait de *Mme Barthe-Banderali* (1874); le *Calvaire* (1875); *A Sonnino* (1876); la *Nuit*, une de ses meilleures toiles; le portrait de *M. Dugué de La Fauconnerie* (1877), etc. Citons encore de cet artiste distingué: le *Christ au milieu des docteurs*, à Saint-Etienne-du-Mont; les portraits des généraux *Marulaz* et *Morand*, à l'hôtel de ville de Besançon; le *Chancelier d'Aguesseau*, au Palais de justice de Paris.

GIAFAR ou **GIAFFAR**, une des formes qu'on donne quelquefois au nom du Barmécide Djafar, dont on trouve la tragique histoire au mot BARMÉCIDE, tome II du *Grand Dictionnaire*, p. 239.

GIALP, une des neuf vierges qui enfantèrent le dieu Heimdall, dans la mythologie scandinave.

GIBBIFÈRE adj. (jib-bi-fè-re — du lat. *gibba*, bosse; *fero*, je porte). Bot. Se dit de la gorge de la corolle quand on y remarque des espèces de bosses.

GIBBS (George), naturaliste et ethnologue américain, né à Sandwich (Long-Island) en 1815, mort à New-Haven en 1873. Il s'est adonné à des travaux sur l'histoire naturelle des Etats-Unis et il a publié divers articles dans le journal de la Société géographique de New-York. Nous citerons de lui: *Géographie physique des frontières nord-ouest des Etats-Unis*, et d'intéressants mémoires publiés dans le grand ouvrage intitulé: *Explorations and surveys for a railroad-route from the Mississipi river to the Pacific ocean*.

GIBERS ou **GYRBERS DE MONTREUIL**, trouvère du XIIIe siècle. On lui doit le roman en vers de *Gérard de Nevers* ou la *Violette*, qui a été mis en prose et un peu rajeuni par le comte de Tressan, puis traduit en allemand par Fréd. Schlegel.

GIBERT (Joseph-Marc), peintre français, né à Aix (Bouches-du-Rhône) en 1808. Il prit des leçons de peinture de Constantin de Clerion et de Revoil. A vingt-deux ans, il devint professeur à l'Ecole spéciale de dessin d'Aix, qu'il a dirigée de 1846 à 1870. M. Gibert fut nommé, en outre, conservateur du musée d'Aix, membre du comité de l'Association des artistes à Marseille, membre de l'Académie d'Aix, membre du congrès scientifique de France, etc. En 1861, il a été un des organisateurs de l'Exposition rétrospective qui a eu lieu à Marseille. Comme professeur, il a formé de nombreux élèves; comme peintre, il a exécuté un grand nombre de portraits et des tableaux religieux; mais aucune de ses œuvres n'ayant figuré aux Salons de Paris, il n'a acquis qu'une notoriété toute locale. Nous citerons de lui: les portraits de *Nostradamus*, pour le musée de Versailles; de deux *Infants* d'Espagne, des cardinaux *Bernet* et *Boisgelin*, des archevêques *Darcimoles* et *Chalendon*, du général *Félix du Muy*, etc.

* **GIBRALTAR**, ville anglaise, à l'extrémité S. de l'Espagne. — Un recensement fait en avril 1871 donne à Gibraltar une population de 25,216 hab., divisés en sujets anglais et étrangers. La place étant sous le régime militaire, qui est d'une sévérité excessive, les sujets anglais seuls ont le droit de s'y fixer à demeure et d'y acquérir des propriétés. Les étrangers ne peuvent s'établir dans la ville qu'en vertu d'une autorisation spéciale ou de permis de séjour. Les permis de séjour sont de 1re ou de 2e classe. Les habitants munis d'une autorisation de 1re classe peuvent devenir propriétaires et jouissent des mêmes droits que les sujets anglais; ces autorisations ne s'obtiennent qu'après quarante années de résidence; celles de 2e classe s'acquièrent après vingt-cinq ans. Toutes sont révocables. Les étrangers ne peuvent résider qu'en vertu d'autorisations temporaires, valables de cinq à quatre-vingt-dix jours et renouvelables à leur expiration. On délivre par an environ trois mille de ces autorisations, la plupart données à des domestiques. La garnison est toujours d'environ 5,000 hommes; il s'y joint 2,000 femmes ou enfants d'officiers, sous-officiers et soldats. La population purement civile de Gibraltar n'est donc que d'environ 18,000 hab. En ce qui concerne la population flottante, il entre chaque jour à Gibraltar 700 à 800 individus, la plupart domiciliés dans les environs, qui viennent seulement pour le marché. On leur délivre un permis à l'entrée, avec défense de séjourner dans la ville pendant la nuit; ils doivent avoir franchi les murs d'enceinte avant le coup de canon du soir, qui indique le moment de la fermeture des portes.

L'importance de Gibraltar, comme port de relâche et de commerce, s'accentue d'année en année. Il y est entré, en 1871, 2,776 navires, dont 654 anglais, 334 italiens, 346 espagnols, 245 américains, 201 français, 170 russes, 137 turcs, 100 marocains, 88 brésiliens, 79 autrichiens, 98 portugais, 67 égyptiens, 49 suédois ou norvégiens, 53 hollandais, 37 grecs, 32 belges, 26 allemands et 10 danois. La France, comme on voit, ne vient qu'au cinquième rang dans le mouvement commercial de Gibraltar; l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne et les Etats-Unis la priment d'une façon assez sensible.

GIBRALTAR (détroit de), détroit par lequel la Méditerranée communique avec l'Océan, et qui sépare l'Afrique de l'Europe. Sa longueur est de 64 kilom. et sa largeur de 40 kilom. à l'entrée occidentale, du cap Trafalgar, au N., au cap Spartel, au S., et de 13 kilom. à son entrée orientale, du promontoire de Gibraltar, au N., au promontoire de Ceuta, au S. Les deux villes de Gibraltar et de Tarifa sont les plus considérables du côté nord du détroit; Ceuta et Tanger sont les plus importantes du côté africain. Un courant central, très-rapide, porte les eaux de l'Océan dans la Méditerranée; deux courants latéraux, beaucoup plus étroits et suivant les rives européenne et africaine, marchent en sens contraire et déversent la Méditerranée dans l'Océan; il y a, en outre, un quatrième courant sous-marin dirigé dans le sens des deux petits courants latéraux; il n'est pas sensible aux navires même de fort tonnage, mais on s'en aperçoit si l'on jette une sonde ou une ancre.

Le phénomène géologique qui a ouvert le détroit de Gibraltar est assurément fort ancien et bien antérieur à l'époque historique; toutefois, les peuples de l'antiquité avaient conservé un vague souvenir des traditions confuses de l'époque où l'Europe et l'Afrique étaient réunies par un isthme dont l'épaisseur séparait la Méditerranée de l'Océan. Les Grecs ont fait de la séparation des monts Abyla et Calpé, pour donner passage aux eaux, un des travaux d'Hercule; c'est pour cette raison qu'ils appelaient Colonnes d'Hercule les deux promontoires qui dessinent l'embouchure occidentale du détroit.

GIBRALTAR (baie de), baie de la côte méridionale de l'Espagne, province de Cadix, à l'O. du cap de Gibraltar; elle a environ 13 kilom. de largeur et 8 kilom. de longueur. Deux môles la mettent à l'abri des vents: le Vieux-Môle, au N., appuyé à l'extrémité de la ville de Gibraltar et s'avançant dans la mer à 370 mètres; le Môle-Neuf, au S., à 6 kilom. du précédent et s'avançant de 240 mètres. Cette baie offre un ancrage commode et sûr aux navires du plus fort tonnage.

GICLER v. n. ou intr. (ji-klé — du prov. *gisclar*, jaillir avec force). Rejaillir en éclaboussant. Se dit des liquides qu'une cause quelconque fait rejaillir.

* **GICQUEL-DESTOUCHES** (Albert-Auguste), marin français. — Il a été nommé grand officier de la Légion d'honneur, vice-amiral (3 août 1875), commandant en chef et préfet maritime du IIIe arrondissement à Lorient. Lorsque, le 17 mai 1877, le maréchal de Mac-Mahon renversa brusquement le ministère Jules Simon et forma un nouveau cabinet composé exclusivement de bonapartistes, de monarchistes et de cléricaux, M. Gicquel-Destouches fut appelé à remplacer le vice-amiral Fourichon comme ministre de la marine. A ce titre, il s'est associé aux actes et à la politique de MM. de Broglie et Fourtou, qui ont eu recours à tous les moyens dans le but d'amener la France à envoyer à la Chambre des députés une majorité composée d'ennemis acharnés de la République. Le 23 novembre 1877, le ministère dont il faisait partie ayant dû donner sa démission, il fut remplacé à la marine par le vice-amiral Roussin. M. Gicquel-Destouches a publié une *Notice sur l'amiral Tréhouart* (1874, in-8°).

GIDE (Théophile), peintre, né à Paris en 1822. Il a pris successivement des leçons de Paul Delaroche et de Léon Cogniet, et il a traité avec talent les sujets d'histoire, de religion et de genre. C'est un artiste habile, sans grande originalité, mais dont les sujets sont bien composés et dont le coloris est agréable. Parmi les nombreux tableaux qu'il a exposés, nous citerons: les *Orphelines, Nymphes surprises au bain* (1849); *Zerbin rendant le dernier soupir* (1848); *Retour du marché* (1750); *Repos dans les champs* (1853); *Messe dans une église des Pyrénées*, le *Jugement de Cinq Mars et de de Thou*, à l'Exposition universelle de 1855; *Résurrection du fils de la veuve de Naïm* (1857); *Louis XI et Quentin Durward, Messe dans la campagne* (1859); le *Récit, Récréation au couvent, Episode de la jeunesse de Lesueur* (1861); *Sully quittant la cour, Neuvaine à la madone* (1863); *Chanteurs napolitains* (1864); *Une présentation, Moines à l'étude* (1865); *Répétition d'une messe en musique* (1866); *Visite du pape dans un couvent* (1867); le *Réfectoire*, la *Dictée* (1868); *Chœur du couvent de Saint-Barthélemy* (1869); les *Derviches hurleurs à Scutari* (1870); *Ambulance du couvent de Saint-Barthélemy* (1872); *Lesueur chez les chartreux* (1873); *Coligny ayant été blessé grièvement d'un coup d'arquebuse en sortant du Louvre, Charles IX, Catherine de Médicis, les ducs d'Anjou et d'Alençon avec plusieurs de leurs grands serviteurs se rendirent chez l'amiral* (1874); *Une confiance indiscrète, Encore un verre* (1875); *Charles IX signe l'ordre de massacrer les huguenots* (1876); *Louis XI en prière est surpris par son fou, Intérieur de Saint-Marc*, à Venise (1877), etc. M. Gide, dont la manière rappelle fréquemment celle de son maître Delaroche, a obtenu une médaille de 3e classe en 1861, des médailles en 1865 et 1866, et il a reçu la croix de la Légion d'honneur en 1866.

* **GIDEL** (Charles-Antoine), littérateur français. — Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit: *Etude sur la littérature grecque moderne. Imitations en grec de nos romans de chevalerie depuis le XIIe siècle* (1866, in-8°), livre très-curieux; *Etude sur une apocalypse de la vierge Marie* (1871, in-8°), sur un fragment de manuscrit grec qui contient une description des supplices des damnés; les *Français du XVIIe siècle* (1873, in-12); *Histoire de la littérature française depuis son origine jusqu'à la Renaissance* (1874, in-12), etc. M. Gidel a publié les *Œuvres choisies de Saint-Evremond*; il a donné dans les *Actes* de la Société philologique de Londres une édition critique d'*Apollonius de Tyr* (1870), etc. Il a reçu la croix de la Légion d'honneur en 1869.

* **GIEN**, ville de France (Loiret), ch.-l. d'arrond., à 62 kilom. S.-E. d'Orléans, sur la rive droite de la Loire; pop. aggl., 6,323 hab. — pop tot., 7,555 hab. L'arrond. comprend 5 cant., 49 comm., 57,482 hab.

GIENNO-GIOCA ou **GIOSSA**, ermite japonais, fondateur de l'ordre des jammabos.

GIFFARD s. m. (ji-far). Injecteur employé dans les machines à vapeur, ainsi nommé du nom de son inventeur.

GIFFARD (Henri), ingénieur, né à Paris en 1825. Dès l'âge de seize ans, M. Giffard, ayant terminé ses études classiques, entrait dans les bureaux du chemin de fer de Paris à Saint-Germain. Il y passa deux ans seulement, mais ce temps fut suffisant pour développer en lui un goût très-prononcé pour la mécanique. Comme la plupart des jeunes inventeurs, M. Giffard fut tout d'abord séduit par le problème de la navigation aérienne, qui a déjà fait perdre tant de temps et d'efforts à des esprits ingénieux. L'idée fixe de M. Giffard était alors la navigation aérienne à vapeur. Il a eu depuis, heureusement, des idées plus utiles et plus pratiques. La navigation aérienne n'absorba pas moins de dix années de son existence. Enfin, en 1852, il fit une tentative de navigation aérienne qui, comme toutes celles qu'on a faites dans le même but, fut célébrée avec fracas, mais qui a contre elle ce fait décisif qu'elle est restée stérile et solitaire. M. Giffard a-t-il poursuivi depuis ses études dans ce sens? Nous l'ignorons, car le ballon captif que tout le monde a pu voir à l'époque de l'Exposition de 1867, et qui était de lui, n'avait aucun rapport avec une navigation quelconque; mais M. Giffard ne s'est pas absorbé dans une idée fixe, sans quoi nous attendrions encore son injecteur (v. ce mot au tome IX du *Grand Dictionnaire*), ce bel appareil qui règle aujourd'hui l'introduction de l'eau dans presque toutes les chaudières à vapeur, et qui a rendu plus de services déjà que ne pourront jamais en rendre les ballons, même si l'on parvient à les diriger. Pour cette invention capitale, M. Giffard a obtenu, en 1859, le prix de mécanique décerné par l'Institut. On doit aussi à M. Giffard un nouveau mode de suspension des wagons pour les voyageurs, qui a été expérimenté sur le chemin de fer du Nord et qui a été jugé beaucoup plus doux, beaucoup moins fatigant que le mode actuellement en usage. Il s'est occupé aussi de la fabrication de l'hydrogène au moyen de la vapeur d'eau mise en contact avec du minerai de fer pulvérisé. Bien que son appareil, très-ingénieusement combiné, semble avoir donné de très-remarquables résultats, le mode de fabrication proposé par M. Giffard n'a pas encore reçu de véritable application industrielle.

* **GIGNAC**, ville de France (Hérault), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. S.-E. de Lodève, sur l'Hérault; pop. aggl., 2,640 hab. — pop. tot. 2,847 hab.

GIGONDAS, village de France (Vaucluse), cant. de Baumes, arrond. et à 15 kilom. d'Orange; 1,000 hab. Eaux minérales.

GIGOT (Albert), administrateur français, né à Châteauroux en 1835. Inscrit au barreau de Paris en 1854, il devint avocat au conseil d'Etat, puis à la cour de cassation (1861). Il publiait en même temps des articles d'histoire, de jurisprudence et d'économie politique dans divers journaux. En 1871, il fut nommé préfet du département de Vaucluse et passa, la même année, à la préfecture du Loiret, puis, en 1873, à celle du Doubs, et enfin à celle de Meurthe-et-Moselle en 1875. Il a été mis en disponibilité, sur sa demande, en mai 1877. M. Gigot a été nommé, le 17 décembre suivant, préfet de police à la place de M. Voisin.

GIGOT-SUARD (Jacques-Léon), médecin français, né à Levroux (Indre) en 1826. Elève de l'Ecole de médecine de Paris, il prit le diplôme de docteur en 1850, puis il alla exercer son art à Levroux. En 1860, il fut nommé médecin inspecteur des bains de mer de Royan. Depuis lors, il est, pendant la saison balnéaire, médecin consultant à Cauterets. Le docteur Gigot-Suard est membre de la Société de médecine et de thérapeutique de Paris, de la Société d'hydrologie médicale et de plusieurs autres sociétés savantes de province. Il s'est fait avantageusement connaître par d'importants travaux sur les eaux minérales et sur l'herpétisme. Nous citerons de lui: les *Maladies de la matrice* (1850, in-8°); *Quelques réflexions sur le diagnostic des fractures de la base du crâne* (1855, in-8°); *Instruction sur le choléra-morbus* (1854, in-8°); *Secours aux malades pauvres des campagnes* (1855, in-8°); *Etudes cliniques sur le traitement de l'angine couenneuse et du croup* (1857, in-8°); *Recherches expérimentales sur la nature des émanations marécageuses et sur les moyens d'empêcher leur formation et leur expansion dans l'air* (1859, in-8°); *De l'usage interne de quelques eaux minérales naturelles pendant les bains de mer* (1859, in-12); *Guide médical du baigneur à Royan* (1860, in-18); les *Mystères du magnétisme animal et de la magie dévoilés* (1860, in-8°); *Des climats sous le rapport hygiénique et médical, guide pratique dans les régions du globe les plus propices à la guérison des maladies chroniques* (1862, in-12); *Des effets physiologiques de l'eau de la Raillère, à Cauterets* (1863, in-16); *Revue médicale des eaux minérales de Cauterets* (1865, in-8°); *Rapports réciproques de l'herpétisme et de la tuberculisation* (1866, in-8°); *De l'électricité des eaux minérales* (1866, in-8°); *Précis descriptif, théorique et pratique sur les eaux minérales de Cauterets* (1867, in-12); *Des affections cutanées constitutionnelles et de leur traitement par les eaux sulfureuses* (1868, in-8°); *De la fièvre des phthisiques dans ses rapports avec la médication hydrosulfureuse* (1869, in-8°); *Herpétisme, pathogénie, manifestations, traitement, etc.* (1871, in-8°); *Action pathogénique de l'acide urique* (1873, in-8°); *Clinique médicale des eaux minérales de Cauterets* (1873, in-8°); la *Phthisie pulmonaire, effet de l'eau de Mahourel* (1874, in-8°); *Discussion sur l'action des eaux minérales* (1875, in-8°); *Pathologie expérimentale, l'Uricémie* (1875, in-8°); *Communication sur l'eau bicarbonée et silicatée de Rieumiset* (1876, in-8°), etc.

GIGOUT (Eugène), organiste et compositeur français, né à Nancy en 1844. Ayant reçu ses premières leçons musicales à la maîtrise de Nancy, il fut remarqué par l'évêque de cette ville, qui l'envoya achever ses études à Paris, dans l'école de musique religieuse fondée et dirigée par Niedermeyer (1857). Il reçut ensuite les leçons de Dietsch et de Saint-Saëns et devint, en 1862, professeur de solfége et de plain-chant, puis d'harmonie et de fugue. En 1863, il devint organiste de Saint-Augustin. M. Gigout a composé un grand nombre de morceaux, surtout de morceaux d'église, qu'on exécute un peu partout, mais qui n'ont pas été publiés. Il a aussi composé une messe à trois voix, également inédite. Il a fait paraître: *Trois pièces pour orgue; Chant du graduel et du vespéral romains, harmonisés à quatre voix, avec réduction d'orgue ad libitum.*

GIGUE s. m. (ji-ghe). Dans le Jura, Homme qui aide le fruitier dans la direction d'une fromagerie.

* **GILARDIN** (Jean-Alphonse), magistrat français. — Il est mort au château de Champollon, près de Lyon, le 9 novembre 1875, d'une attaque d'apoplexie. Pendant le siége de Paris, il établit au Palais de justice une vaste ambulance, qu'il surveilla avec ceux de ses collègues restés à leur poste. Il alla en outre sur les champs de bataille de Champigny et de Buzenval ramasser les blessés et les morts. Sa conduite, dans ces circonstances, fut tout à fait digne d'éloge. Par malheur, ce magistrat était absolument dépourvu de toute idée libérale. Magistrat de l'Empire, il avait servi le plus détestable des régimes et il était un adversaire déclaré de la démocratie. Dans un écrit que publia la *Gazette des tribunaux* en 1873, M. Gilardin se prononça contre le suffrage universel. Il demanda le rétablissement du cens et l'élection à deux degrés. Le 1er juin 1875, il fut mis à la retraite comme ayant atteint la limite d'âge. Il mourut quatre mois plus tard.

* **GILBART** (James-William), économiste anglais. — Né en 1794, il est mort en 1863.

* **GILBERT** (Jacques-Émile), architecte français. — Il est mort en 1874.

* **GILBERT** (Jean-Louis-Désiré), littérateur français. — Il est mort en octobre 1870, pendant le siége de Paris. L'Académie des sciences a décerné en 1871 un second prix à l'étude historique et critique qu'il venait de publier sur les *Etats généraux de l'ancienne France*.

GILBERT (Josiah), peintre et écrivain anglais, né dans le comté d'York en 1814. Elève de l'Ecole royale des arts, M. Gilbert se livra quelque temps à la peinture et produisit, à Londres, un certain nombre de portraits. Mais, en 1843, il renonça à la pratique de son art et ne s'occupa plus que de littérature artistique. Il a publié: l'*Art, son but* (1858) *Cadore*, ou le *Pays du Titien* (1869); *Art et religion* (1871). Il a collaboré à l'ouvrage intitulé: les *Montagnes de dolomite* (1864).

GILBERT (John), célèbre dessinateur et peintre anglais, né à Blackheath (comté de Kent) en 1817. Destiné à la carrière commerciale, il se forma en quelque sorte lui-même, car il ne reçut que quelques leçons d'un peintre appelé Lance. A dix-neuf ans, il exposa à la galerie de Suffolk street une aquarelle représentant l'*Arrestation de lord Hastings*. L'année suivante, on montra des dessins à la plume du jeune artiste à Mulready, qui en fut très-frappé et fit engager M. Gilbert à faire des dessins pour les ouvrages illustrés. Ce conseil fut suivi. Pendant de longues années, M. Gilbert se consacra à un art qui, dès cette époque, avait pris chez nos voisins une grande importance. Le nombre de ses dessins pour gravure sur bois est prodigieux. Par sa fécondité, l'ingéniosité de l'invention et la vigueur du talent, il s'est placé, sans conteste, au premier rang des dessinateurs sur bois de l'Angleterre. Ses œuvres ornent une foule de livres et de journaux illustrés, particulièrement l'*Illustrated London News*, des livres pour les enfants, des ouvrages de poésie, notamment la magnifique édition des *Œuvres de Shakspeare*, publiée par Routledge, les *Œuvres de Longfellow*, etc. Mais M. Charles Gilbert n'est pas seulement un dessinateur hors ligne, c'est aussi un peintre des plus distingués, dont les tableaux à l'huile et les aquarelles sont également estimés. Par l'ampleur de son style et sa fougue, il rappelle certaines qualités de Rubens. Parmi ses tableaux à l'huile, nous citerons: *Don Quichotte et Sancho Pança, Othello devant le Sénat, l'Assassinat de Thomas Becket*, la *Bataille de Naseby, Rubens et Teniers, Rembrandt peignant un portrait, Marche de troupes*, etc. Quelle que soit la valeur de ces peintures, c'est surtout comme aquarelliste que M. Gilbert excelle. Parmi les œuvres de ce genre, nous mentionnerons: la *Reine visitant les blessés*, le *Marchand de Venise, Lear et Cordelia, Un incident du siége de Calais, Procès de la reine Catherine, Entrée de Jeanne Darc à Orléans*, etc. En 1852, il a été nommé associé de la Société des peintres d'aquarelle, puis membre titulaire, et il a été appelé en 1872 à présider cette Société. Il est, en outre, associé de l'Académie royale, président honoraire de la Société des aquarellistes de Liverpool, membre honoraire de la Société des artistes belges, etc. Enfin, en 1872, il a été créé chevalier par la reine Victoria.

GILBERT (William-Schwenck), né à Londres en 1836. Il étudia le droit, entra au secrétariat du conseil privé en 1857 et se fit recevoir avocat en 1864. Mais il s'occupa beaucoup plus de littérature que de questions juridiques, écrivit dans plusieurs journaux et finit par s'adonner entièrement au théâtre. Il a fait jouer un grand nombre de pièces, surtout des féeries, parmi lesquelles nous citerons: *Vieux compte*, la *Princesse, Vieux temps, Une nouvelle à sensation*, l'*Heureuse Arcadie*, le *Palais de la Vérité, Pygmalion et Galatée*, le *Mauvais monde, Charité*, les *Amants*, etc.

GILBERT-BOUCHER (Charles-G.), homme politique français, né à Paris en 1819. Il étudia le droit, et, après avoir exercé la profession d'avocat, il entra dans la magistrature. M. Gilbert-Boucher était substitut du procureur de la République à Provins lorsque eut lieu l'odieux coup d'Etat du 2 décembre 1851. Il donna alors sa démission. Toutefois, quelques années plus tard, il fut réintégré dans la magistrature et nommé, en 1865, juge au tribunal de la Seine. Beau-frère de M. Henri Didier, ancien député républicain, et professant comme lui des idées très-libérales, il fut nommé, après la révolution du 4 septembre 1870, conseiller à la cour de Paris, peu de temps après la nomination de M. Didier comme procureur de la République. Membre du conseil général de Seine-et-Oise depuis de longues années, pour le canton de Luzarches, M. Gilbert-Boucher devint en 1871 président de ce conseil, dans lequel il fit partie de la majorité qui appuya la politique de M. Thiers. Après le vote de la constitution du 25 février, dans un discours qu'il prononça au conseil général le 21 août 1875, il fit la déclaration suivante: « L'Assemblée nationale a établi et consacré le gouvernement républicain par les lois constitutionnelles. C'est un devoir pour nous de nous conformer à ces lois, et je suis bien convaincu que personne parmi nous ne songera à se soustraire aux obligations qu'elles imposent. » Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté candidat par les républicains, concurremment avec MM. Léon Say et Feray. Ces trois hommes politiques signèrent ensemble une profession de foi dans laquelle ils adhéraient sans réserve à la constitution et déclaraient que la clause de révision devait être une porte ouverte aux améliorations du gouvernement républicain, et non un moyen de le battre en brèche. Elu sénateur par 449 voix, il est allé siéger au centre gauche. Il a constamment voté de façon à maintenir l'harmonie entre le Sénat et la majorité républicaine de la Chambre des députés. Après le manifeste du maréchal de Mac-Mahon (18 mai 1877), qui recommençait le gouvernement de combat contre les républicains, il s'associa à la protestation des membres de la gauche du Sénat, et, le 22 juin suivant, il vota contre la dissolution de la Chambre.

GILBERT-MARTIN (Charles), caricaturiste et journaliste français, né à Pleine-Selve (Gironde) en 1839. Il fit ses études à Blaye, puis il se rendit à Paris, où il s'adonna à la littérature et se livra à son goût pour le dessin. M. Gilbert-Martin publia des articles dans le *Soleil*, le *Nain jaune* et fonda, en 1867, le *Philosophe*, feuille humoristique et satirique, illustrée, qui eut huit mois d'existence. Condamné à deux mois de prison et 200 francs d'amende, il dut suspendre la publication de son journal. En sortant de prison, M. Gilbert-Martin continua la campagne d'épigrammes qu'il avait entreprise contre les hommes et les choses de l'Empire, en collaborant à diverses feuilles, soit sous son nom, soit sous les pseudonymes de **Tribelg** et de **Louis Lemaigre**. En 1869, il publia les *Grimaces politiques*, série de portraits-charges, accompagnés de légendes satiriques. Pendant la guerre de 1870-1871, M. Gilbert-Martin fut attaché pendant quelque temps à l'administration de la guerre à Tours, puis il passa à l'armée du Nord, où il servit sous les ordres de Faidherbe avec le grade de capitaine d'état-major. En 1871, il alla se fixer à Bordeaux. Il collabora à divers journaux, publia en 1873 un recueil de poésies intitulé *Calvaires* (in-18) et fit paraître, à cette époque, dans l'*Incroyable*, les portraits-charges des rédacteurs en chef des grands journaux de Bordeaux. Le succès qu'il obtint lui donna l'idée de fonder à Bordeaux le *Don Quichotte*, feuille satirique illustrée, dans le genre de l'*Eclipse* de Paris. Ce petit journal, dans lequel il a montré autant de talent, de verve et d'esprit gaulois comme dessinateur que comme écrivain, a fait la réputation de M. Gilbert-Martin. Après le coup d'Etat parlementaire du maréchal de Mac-Mahon qui remplaça, le 17 mai 1877, le ministère Simon par un cabinet composé de cléricaux et d'implacables adversaires de cette République dont le maréchal était le président, M. Gilbert-Martin fit au nouveau préfet de la Gironde, M. de Tracy, une guerre d'épigrammes des plus divertissantes. A l'arrivée à Bordeaux de ce fonctionnaire héroï-comique, M. Gilbert-Martin publia, à son sujet, dans le *Don Quichotte*, une pièce de vers qui présentait, par sa disposition typographique, la forme d'un bouquet, et qui eut un complet succès de rire. M. de Tracy s'en vengea en mettant en campagne la justice contre le *Don Quichotte* et le *Bordelais*, petit journal politique que fonda alors M. Gilbert-Martin. Celui-ci subit maintes condamnations. Mais ce n'était point assez pour l'irascible préfet réactionnaire qui avait fait jadis une si belle profession de foi républicaine. M. de Tracy prit le parti de faire saisir, chaque semaine, le ballot du *Don Quichotte* qui était expédié à Paris, sans même prendre la précaution de le lire. Le spirituel directeur du journal s'inclina sans mot dire devant des procédés arbitraires qui ne trouvaient pas d'obstacle. Mais, un beau jour, il expédia un ballot parfaitement identique aux précédents. Au lieu du *Don Quichotte*, le ballot contenait des draps et un clysopompe, destinés à une vieille femme de la Salpêtrière. Le préfet de Tracy s'empressa de faire opérer la saisie du nouveau colis. M. Gilbert-Martin poursuivit alors le préfet pour la saisie de son colis, en racontant les faits, qui provoquèrent en France une hilarité générale. « M. de Tracy, dit-il, ne saurait avoir, de gaieté de cœur, transgressé les lois pour saisir des draps, au-dessus du soupçon. C'est donc le clysopompe qui est le véritable suspect. M. de Tracy a cru peut-être que le clysopompe était à musique et capable de jouer la *Marseillaise*; peut-être a-t-il pensé qu'il était de nature à troubler la paix publique; car, ajoutait-il, je ne pense pas que M. le préfet ait voulu se l'approprier dans un but que je n'ose préjuger, et qui laisserait un champ trop vaste aux suppositions. » Le procès intenté à M. de Tracy n'a point encore été jugé; mais on peut affirmer que le clysopompe saisi restera légendaire et demeurera accolé au nom du préfet de la Gironde, comme un indélébile souvenir de sa carrière administrative.

GILBERTSON (Édouard), financier anglais, né à Londres en 1813. Après de longs voyages dans les diverses parties de l'empire russe, M. Edouard Gilbertson vint s'établir à Londres (1840) et collabora à plusieurs journaux, notamment au *Daily News*. En 1857, il accepta les fonctions de secrétaire de la Banque ottomane, à Londres, et il fit à ce titre plusieurs voyages dans les diverses contrées de l'Orient pour inspecter les succursales de la Banque. Il fut nommé, en 1861, directeur à Constantinople, puis directeur général adjoint de la Banque impériale ottomane. M. Gilbertson a été mêlé à toutes les négociations d'emprunts contractés par le gouvernement ottoman depuis 1858, et il a fait partie des diverses commissions financières instituées par le même gouvernement. Il est, depuis 1871, membre du comité de la Banque de Londres.

* **GILDAS-DES-BOIS (SAINT-)**, bourg de France (Loire-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. de Saint-Nazaire; pop. aggl., 834 hab. — pop. tot., 2,461 hab.

* **GILETIER, IÈRE.** — Adjectiv. *Chaîne giletière*, Celle qui se porte au gilet.

* **GILFILLAN** (le révérend George), écrivain et critique anglais. — Parmi les derniers ouvrages qu'il a publiés, nous citerons: *Alpha et oméga* (1860); la *Nuit*, poëme (1867); *Héros chrétiens modernes* (1869); *Vie de Walter Scott* (1870); *Vie du docteur William Anderson, de Glascow* (1873); *Histoire de la poésie anglaise* (1876), etc.

GILIA s. m. (ji-li-a). Bot. Genre de polémoniacées, cultivées dans les jardins.

* **GILL** (Louis-Alexandre GOSSET DE GUINES, dit **André**), dessinateur et peintre français. — Depuis 1871, il a continué la série de ses caricatures dans l'*Eclipse*, puis dans la *Lune rousse*, au milieu des entraves de tout genre de la censure, et il n'a cessé de donner de nouvelles preuves de sa verve spirituelle, de son esprit ingénieux et d'un talent de dessinateur des plus remarquables. En 1877, il a publié, sous le titre de *Nos députés*, une série de portraits avec notices des députés républicains. M. Gill n'est pas seulement un infatigable dessinateur; c'est aussi un peintre et un lettré. Comme peintre, il a exposé aux Salons: *Un joyeux compagnon*, la *Chanson du fou* (1875); *Crispin* (1876); *Souvenir d'un grand comédien*, l'*Homme à la pipe* (1877). Comme littérateur, il a fait représenter deux pièces en un acte et en vers: l'*Etoile*, en collaboration avec Richepin (1873, in-12); la *Corde au cou* (1876), jouée à l'Odéon.

GILLE (Philippe), auteur dramatique et littérateur français, né à Paris le 18 décembre 1831. Il s'occupa d'abord de sculpture, puis, tout en faisant son droit, il entra comme rédacteur dans les bureaux de la préfecture de la Seine. C'est sur le papier administratif que Philippe Gille écrivit ses premiers vaudevilles. Parmi ses œuvres de cette époque, nous citerons: *Vent du soir*, opérette-bouffe, musique d'Offenbach (1857); *Monsieur de Bonne-Etoile*, musique de Léo Delibes (1860); le *Carnaval des revues* (1860), deux actes, avec Grangé et Offenbach; l'*Hôtel de la poste* (1860), musique de A. Dufresne, aux Bouffes-Parisiens; les *Valets de Gascogne*, musique de A. Dufresne (1860); les *Deux cadis* (1861), musique d'Ymbert, au Théâtre-Lyrique. A cette époque, M. Philippe Gille quitta l'administration et devint secrétaire du Théâtre-Lyrique, où il succéda à Jules Verne. Il donna successivement: la *Prêtresse*, musique de Georges Bizet, à Bade; le *Serpent à plumes*, avec Cham, aux Bouffes-Parisiens (1864); le *Bœuf Apis* (1865), deux actes, musique de Delibes; les *Bergers* (1865), trois actes, en collaboration avec Hector Crémieux, musique d'Offenbach; *Tabarin duelliste* (1866), musique de Pillaut, aux Bouffes-Parisiens; *Sacripant* (1866), deux actes, musique de Duprato; *Cent mille francs et ma fille* (1868), vaudeville en cinq actes, avec Jaime; les *Horreurs de la guerre*, musique de Jules Costé (1868), opérette en deux actes, jouée au Conservatoire, au cercle des Mirlitons, puis à l'Athénée; l'*Ecossais de Chatou* (1869), un acte, musique de Delibes; l'*Affaire du plat d'étain* (1869), avec Adrien Marx; la *Cour du roi Pétaud*, trois actes, musique de Delibes (1869), aux Variétés.

Tout en travaillant pour le théâtre, M. Ph. Gille a fourni des articles à divers journaux, tels que le *Figaro*, le *Progrès de Paris*, l'*International*, le *Petit Journal*, l'*Histoire*, le *Soleil*, etc.

Ses derniers ouvrages dramatiques sont: *Garanti dix ans* (1874), avec Labiche, aux Variétés; les *Prés Saint-Gervais* (1874), trois actes, avec Sardou et Lecoq, aux Variétés; *Pierrette et Jacquot* (1876), un acte, avec Offenbach et Jules Noriac, aux Bouffes; le *Docteur Ox* (1877), trois actes, avec Jules Verne, Mortier et Offenbach, aux Variétés; la *Tour du Chien vert*, trois actes, etc.

Gille et Gillotin, opéra-comique en un acte, en vers, livret de M. Thomas Sauvage, musique de M. Ambroise Thomas; représenté au théâtre national de l'Opéra-Comique le 22 avril 1874. Le succès du *Caïd*, dont la musique est de M. A. Thomas, et celui de *Gilles ravisseur*, dont le livret a été composé par M. Sauvage, avaient sans doute engagé les deux auteurs à donner au public un opéra bouffon, d'autant plus que ce genre prenait chaque jour plus d'extension. Mais, soit que la situation du compositeur ne s'accordât plus avec un canevas aussi léger que celui de *Gille et Gillotin*, soit que sa collaboration avec Gœthe dans *Mignon*, avec Shakspeare dans *Hamlet* l'ait engagé à suivre l'exemple de M. Gounod et à donner à ses inspirations personnelles le concours de ces poëtes de génie, M. Thomas s'opposa à ce qu'on jouât cet ouvrage, et il fallut un jugement du tribunal de première instance de la Seine pour triompher de sa répugnance. L'intrigue de la pièce est mince et commune. Gille est au service de M. Roquentin, dont la nièce est mariée secrètement à un sergent aux gardes. Ayant un matin oublié son sabre chez sa femme, celle-ci le lui jette par la fenêtre, enveloppé dans une veste appartenant à Gillotin, le fils de Gille. Ce vêtement est lacéré dans le trajet. Roquentin, que le bruit a attiré, soupçonne le propriétaire de la souquenille de vouloir séduire sa nièce. Le pauvre Gillotin n'aspire pas si haut. Il aime Mlle Jacquette, la chambrière, et supplie Rosaure, sa maîtresse, de l'aider à obtenir le consentement de son père. Dans son ardeur, il lui baise les mains. Surpris dans cette audacieuse attitude, il est dénoncé par la jalouse Jacquette, non-seulement comme un séducteur, mais pour avoir mangé le godiveau commandé par M. Roquentin en l'honneur du sergent, son convive. L'affaire s'embrouille de plus en plus, et le sergent en arrive à déclarer son mariage avec la nièce de Roquentin. Gille, qui garde depuis quinze ans une lettre qu'il ne doit remettre à son maître que le jour où il le verra de bonne humeur, se décide. M. Roquentin apprend par cette lettre que Brisacier, le sergent aux gardes, est son fils. Il ne peut donc que se féliciter de son mariage clandestin avec sa nièce. La partition de *Gille et Gillotin* fourmille de jolis détails, et il est regrettable que le musicien se soit donné tant de peine inutile pour traduire des situations aussi peu intéressantes, des puérilités dépourvues d'esprit, des scènes de mangeaille d'une longueur démesurée. Que Gille vole un gâteau, qu'il l'avale gloutonnement ou qu'il s'en emplisse la bouche de façon à étouffer, c'est bien dans le rôle des Gilles passés, présents et futurs; mais qu'on soit obligé d'entendre la longue description d'un godiveau, et dans des couplets en *la*, et dans un duo en *mi* bémol, c'est vraiment faire la part trop grande aux gillotinades. On comprend difficilement qu'un compositeur se résigne à traiter avec une conscience scrupuleuse et un soin minutieux des vers tels que ceux-ci:

ROSAURE.

Non! ce n'est pas l'alouette
Qui t'invite à la retraite,
C'est la voix du rossignol,
Qui, la nuit, chante en bémol
Comme un galant Espagnol.

Au mauvais goût de cette parodie de la scène du balcon de Roméo et de Juliette s'ajoutent encore la vulgarité et l'ineptie des paroles.

L'ouvrage débute par une petite introduction instrumentale sur le motif de la retraite délicatement orchestré. Les morceaux les plus goûtés sont le duo de Jacquette et Gillotin : *Jacquette, entends-moi!* le quatuor, les couplets de Gillotin : *Oh! oh! oh! quel gâteau!* et les couplets militaires de Brisacier : *Ne me déchire pas, ô ma Toinon fidèle!* Quant au sextuor, c'est un pastiche de ces beaux finales si dramatiques, si pathétiques que tout le monde a admirés dans les opéras de Donizetti. L'intention des auteurs est ici manifeste. Ils ont pensé obtenir un grand effet comique en faisant chanter à tout ce petit monde de Gilles et de Jacquettes des phrases pompeuses réservées aux sujets héroïques du grand opéra. Les formes amples de ces chefs-d'œuvre de style, d'inspiration, de passion, tels que le septuor de *Lucie* ou le finale d'*Ernani*, sont parodiés avec beaucoup d'habileté sans doute; mais depuis que M. Ambroise Thomas a inauguré dans son *Caïd*, en 1849, en collaboration du même M. Sauvage, ce genre de parodie musicale, la voie qu'il a ouverte a été tellement fréquentée que *Gille et Gillotin* n'ont plus été, en 1874, que des passants attardés et à peine remarqués.

Distribution : Roquentin, Thierry; Rosaure, Mlle Reine; Brisacier, Neveu; Gille, Ismaël; Gillotin, Mlle Ducasse; Jacquette, Mlle Nadaud.

GILLES (SAINT-), ville de France (Gard), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. de Nîmes, sur le canal de Beaucaire; pop. aggl., 5,700 hab. — pop. tot., 6,302 hab.

* **GILLES-SUR-VIE (SAINT-)**, bourg de France (Vendée), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. N.-O. des Sables-d'Olonne, sur l'océan Atlantique, à l'embouchure de la Vie; pop. aggl., 1,182 hab. — pop. tot., 1,461 hab.

GILLET-DAMITTE (Jean-Jacques-Julien), écrivain français, né à Janville (Eure-et-Loir) en 1803, mort en 1875. Il s'occupa de bonne heure de questions pédagogiques, publia divers ouvrages pour l'enseignement élémentaire et devint inspecteur de l'enseignement primaire. Gillet-Damitte avait étudié les questions agricoles et il avait beaucoup contribué à l'acclimatation et à l'amélioration de diverses plantes fourragères. On lui doit, notamment, l'introduction du galéga dans la culture française. Outre des articles dans le *Moniteur universel*, le *Petit Moniteur*, etc., il a publié : *Arithmétique des jeunes filles* (1836, in-18), plusieurs fois rééditée; *Arithmétique des jeunes garçons* (1836, in-18), souvent aussi rééditée; *Synthèse logique* ou *Cours élémentaire de composition raisonnée appliqué à l'étude des langues* (1838, 2 parties in-12); *Leçons primaires d'arpentage* (1839, 3 vol. in-12); *Bibliothèque usuelle de l'instruction primaire* (1860, in-12), comprenant 23 petits volumes; *Bibliothèque usuelle des villes et des campagnes* (1861-1862, in-16); *Mémoires sur un moyen facile et économique de propager le chant d'église parmi les fidèles* (1863, in-12); la *Perse dans l'équilibre politique universel* (1866, in-8°); le *Galéga, nouveau fourrage, sa culture, son usage et son profit* (1867, in-18), etc.

GILLMORE (Quincy-Adams), général et écrivain militaire américain, né dans l'Ohio en 1825. Sorti premier de l'école militaire de West-Point, il fut fait sous-lieutenant du génie et employé avec ce grade à la construction des fortifications de Hampton-Roads (1849). En 1852, il devint instructeur adjoint du génie pratique, puis fut promu en 1856 lieutenant en premier. Il était employé à la construction du fort de Sandy-Hook lorsque la guerre sécessionniste le fit appeler à l'état-major du général Sherman, avec le grade de capitaine du génie (1861). Sherman, qui opérait alors dans la Caroline du Sud, chargea Gillmore de diriger les opérations contre le fort Pulaski (Géorgie). Le capitaine Gillmore monta à l'assaut du fort à la tête de ses colonnes et s'en empara (1862). Ce brillant exploit lui valut le grade de brigadier général de volontaires. Il fut chargé d'opérer dans la Virginie occidentale, puis dans le Kentucky, à la tête d'une division, et enfin dans la Caroline du Sud où, devenu major général des volontaires, il commanda toutes les troupes de terre employées au siége de Charleston. Le général Grant, devenu général en chef, mit Gillmore à la tête du dixième corps d'armée et le chargea, après avoir opéré sa jonction avec le général Butler, de manœuvrer avec lui sur la rivière James. En 1865, il fut mis à la tête de toutes les troupes qui occupaient la Caroline du Sud; mais il fut bientôt remplacé dans ce commandement par le général Sickles. Après la paix, Gillmore entra dans le corps du génie et fut chargé des travaux de défense des côtes de l'Atlantique. Il a fourni des articles à l'*Encyclopédie américaine*, à l'*Encyclopédie universelle* et a publié : *Traité pratique des chaux, ciments hydrauliques et mortiers* (1863); *Siége et prise du fort Pulaski* (1863); *Rapport officiel des opérations contre les défenses de Charleston* (1864); *Rapport supplémentaire sur les opérations du génie et de l'artillerie* (1865).

GILLON (Paulin), homme politique français, né à Nubécourt (Meuse) en 1794. Reçu licencié en droit, il exerça la profession d'avocat à Bar-le-Duc, se signala par ses idées libérales et devint maire de cette ville. L'opposition qu'il avait faite au ministère Guizot lui valut d'être élu, après la révolution de février 1848, représentant du peuple à l'Assemblée constituante dans le département de la Meuse par 36,769 voix. Il vota d'abord avec les républicains modérés, puis il se rangea du côté des idées réactionnaires après l'élection à la présidence de Louis Bonaparte, se prononça en faveur de l'expédition de Rome, pour la proposition Rateau et fut réélu en 1849 député à l'Assemblée législative. Dans cette Chambre, M. Paulin Gillon vota constamment avec la majorité antirépublicaine. Il se prononça pour la suppression des clubs, la loi sur l'enseignement secondaire, la mutilation du suffrage universel, etc.; toutefois, il ne fit point acte d'adhésion au coup d'Etat du 2 décembre 1851. Il rentra dans la vie privée et alla reprendre sa place au barreau de Bar-le-Duc. Tant que dura l'Empire, il ne fit point parler de lui. Après la guerre de 1870, il fut élu député de la Meuse à l'Assemblée nationale par 16,382 voix. Il alla siéger à droite parmi les légitimistes cléricaux, qui s'efforcèrent d'empêcher la République de se constituer. Il vota pour la paix, les prières publiques, l'abrogation des lois d'exil, le pouvoir constituant, la pétition des évêques, contre la proposition Rivet, le retour de l'Assemblée à Paris, le maintien des traités de commerce, etc. Le 24 mai 1873, il contribua à renverser M. Thiers du pouvoir. Le gouvernement de combat trouva en lui un adepte fervent; il se prononça pour toutes les mesures de réaction dans l'espoir de voir rétablir cette monarchie de droit divin, dont jadis il avait été l'adversaire. Après l'échec des projets des royalistes, M. Paulin Gillon vota pour le septennat, la loi contre les maires, contre le cabinet de Broglie (16 mai 1873), contre l'amendement septennaliste Paris, les propositions Périer et Maleville, l'amendement Wallon, la constitution du 25 février 1875, pour la loi sur l'enseignement supérieur, contre le scrutin de liste, etc. Il prit quelquefois la parole, notamment sur les nouveaux impôts et sur le travail des enfants dans les manufactures. Après la dissolution de l'Assemblée, M. Gillon se porta, comme légitimiste, candidat à la députation à Bar-le-Duc; mais il échoua le 20 février 1876 avec une infime minorité contre M. Grandpierre, républicain. Depuis lors, il a vécu dans la retraite.

GILLOTTE (Charles), jurisconsulte français, né à Langres en 1822. Son père était inspecteur des domaines sous le premier Empire. M. Gillotte étudia le droit à Lyon, prit le grade de licencié (1843) et se fit inscrire comme avocat au barreau de Chalon-sur-Saône. En 1845, il fut nommé receveur des domaines en Algérie. Il occupa ces fonctions jusqu'en 1850. A cette époque, il devint avocat de la préfecture et des domaines à Alger, où il fut quelque temps après bâtonnier. Depuis lors, il a exercé la profession d'avocat à Bône et à Constantine. On lui doit un certain nombre d'écrits : *De l'administration de la justice en Algérie* (1858, in-18); *Quelques mots sur la nécessité de soumettre tous les habitants de l'Algérie à la même loi* (1858, in-8°); *De l'établissement du jury en Algérie* (1859, in-18); *Traité de droit musulman* (1860, in-8°); *Simples réflexions au sujet de la lettre de l'empereur* (1863, in-8°); *Etablissement des communes arabes. Constitution de la propriété individuelle* (1863, in-8°), etc.

GIL-NAZA (David-Antoine Chapoulade, dit), artiste dramatique, né à Paris le 19 mars 1825. Il fut apprenti horloger, puis doreur sur métaux. C'est en jouant la *Courte paille*, en société, au petit théâtre de la foire Saint-Laurent, situé alors sur l'emplacement actuel de la gare du chemin de fer de l'Est, qu'il prit goût pour la comédie. Le succès qu'il obtint à une autre représentation donnée à la salle Chantereine décida de sa vocation. Il partit, en 1844, pour la province où, sous le nom de David, il tint pendant huit ans l'emploi de premier comique. Il fut ensuite engagé au théâtre du Vaudeville, à Bruxelles; mais il arriva dans cette ville juste au moment où la direction venait de suspendre ses payements. Il avait étudié un peu la médecine et surtout la chirurgie. Il entra comme externe à l'hôpital Saint-Jean, tout en chantant simultanément, sous le nom de Gil-Naza, au Casino des galeries Saint-Hubert, devenu aujourd'hui les Bouffes-Bruxellois. Il fut pendant trois ans l'enfant gâté du public, qui lui faisait répéter chaque soir ses chansonnettes, notamment les *Maudites filles*, les *Pauvres hommes*, les *Cocasseries de la danse*, le *Témoin Giblou* et les *Infortunes d'un conscrit*. Il excellait dans l'imitation du type flamand. Il fonda, vers 1855, à Ixelles-Bruxelles, un petit théâtre dont il fut à la fois l'architecte, le constructeur et le tapissier. C'est sur cette modeste scène que s'essayèrent deux de ses élèves, Mlle Zulma Bouffar et Hittemans, des Variétés. M. Gil-Naza ne cessa son exploitation que pour édifier, en 1865, le théâtre Molière. Commandité par des actionnaires, il dirigea en habile administrateur et en bon comédien cette salle élégante et confortable qui coûta 380,000 francs. Venu à Paris en 1870, pour former une nouvelle troupe, il fut surpris par le blocus. Il reprit la lancette et devint, tant que dura le siége, chirurgien de l'ambulance Morel, rue de Vaugirard. De retour à Bruxelles, dès la fin de l'investissement, il retrouva ouvert le théâtre Molière, administré par les anciens actionnaires, et il y joua plusieurs rôles avec succès. En 1872, il alla chanter la chansonnette à Baden-Baden, puis voyagea dans le canton du Tessin et en Italie. Il venait de rentrer à Bruxelles lorsqu'il fut engagé par M. Duquesnel pour jouer à l'Odéon le rôle de don Salluste dans *Ruy Blas*. Laute réclama la priorité et, comme il était déjà malade, on n'osa pas le déposséder. M. Gil-Naza, succédant à Lafontaine, reprit, à la réouverture du théâtre, le 1er septembre 1874, le rôle de Mazarin dans la *Jeunesse de Louis XIV*. La création du sombre roi d'Espagne dans un *Drame sous Philippe II*, de M. Porto-Riche (14 avril 1875), le plaça au rang de nos bons comédiens. Il interpréta ensuite, au mois de novembre 1876, le comte de Marcillac dans la *Comtesse de Lérins*, de Louis Davyl (Théâtre-Historique). Puis il reparut à l'Odéon le 2 février 1877, sous les traits de Mosy dans l'*Hetman*, de Deroulède.

GILOIRE s. f. (ji-loi-re). Seringue de sureau dont se servent les enfants.

GIL-PÉRÈS (Jules-Charles-Pérès Jolin, dit), acteur comique, né à Paris en 1827. Il débuta en jouant la tragédie à la salle Chantereine. La façon dont il interpréta les rôles de Corasmin dans *Zaïre*, du vieil Horace, etc., et l'accueil qu'il reçut du public montrèrent que la tragédie n'était point son fait. Il fut le premier à le comprendre et il y renonça pour toujours. Etant entré au Gymnase, il y resta deux ans sans attirer sur lui l'attention. A la Gaîté, où il fut engagé ensuite, Gil-Pérès créa des rôles dans la *Forêt périlleuse*, où il obtint un vif succès, dans le *Comte de Sainte-Hélène* et dans *Fualdès;* puis il passa à la Porte-Saint-Martin. En 1852, il fut engagé au Vaudeville. Ce fut alors qu'il commença à fonder sa réputation d'excellent comique. La *Corde sensible*, la *Dame aux camélias*, la *Maîtresse d'été* le mirent tout à fait en évidence. Il avait trouvé sa vraie voie. Les directeurs du Palais-Royal l'attachèrent en 1855 à leur théâtre, et depuis lors il n'a cessé d'y jouer. Parmi les pièces dans lesquelles il a créé ou repris des rôles avec un succès constant, nous nous bornerons à citer : le *Baiser de l'étrier*, le *Passé de Nichette*, le *Sire de Framboisy*, *J'attends un omnibus*, *En pension chez son groom*, les *Jocrisses de l'amour*, les *Diables roses*, la *Mariée du mardi gras*, le *Carnaval d'un merle blanc*, le *Homard*, *Tricoche et Cacolet*, le *Plus heureux des trois*, la *Boule*, les *Incendies de Manoulard*, *Doit-on le dire?* la *Clef*, le *Renard bleu* (1878), etc. Gil-Pérès a un genre à lui. Il a de l'esprit, de la verve, de la rondeur, de la fantaisie; il sait se transformer selon les personnages qu'il représente. L'acteur qui a su marquer d'un cachet si original les rôles de Cacolet, de l'amoureux dans le *Plus heureux des trois* et du professeur dans le *Homard* est en pleine possession de la faveur du public et tient un des premiers rangs parmi nos comiques.

GIMI s. m. (ji-mi). Nom sous lequel les musulmans désignent des génies qu'ils croient d'une nature intermédiaire entre l'ange et l'homme. Dans les croyances juives, les Gimi sont nés d'Adam sans le concours d'aucune femme et ne sont autres que nos esprits follets.

* **GIMONT**, bourg de France (Gers), ch.-l. de cant., arrond. et à 26 kilom. E. d'Auch, sur la Gimone; pop. aggl., 1,998 hab. — pop. tot., 2,932 hab.

* **GINAIN** (Louis-Eugène), peintre de genre français. — Parmi les tableaux exposés par cet artiste de mérite depuis 1864, nous citerons : *Chevaux de halage* (1865); le *Grand chérif Sidi-Ali se rendant à la mosquée* (1866); *Equipage de chasse* (1867); *Retour d'une colonne après une razzia* (1869); *Cheval de Gaada* (1870); la *Campagne d'Alger en* 1840 (1872); *Revue du 29 juin* 1871 (1873); *Convocation d'un goum* (1874); *Sur la route*, *Entrée de l'écurie* (1875); *Retraite des cavaliers d'Abd-el-Kader* (1876), etc.

GINDRE DE MANCY (Jean-Baptiste), littérateur français, né à Lons-le-Saunier en 1797, mort en 1872. Il étudia le droit à Paris, devint en 1820 secrétaire de Berryer, puis il entra dans l'administration des postes (1829), à laquelle il fut attaché pendant plus de trente ans. En même temps, il s'adonnait à ses goûts littéraires. Il entra en relation avec Victor Hugo et les poëtes romantiques, avec Rouget de Lisle, sur lequel il a publié des documents intéressants, et devint membre de la Société philotechnique de Paris, des Académies de Besançon et de Nancy, etc. Outre des articles de critique et d'histoire et des pièces de vers, insérés dans la *Sentinelle du Jura*, le *Mont-Blanc*, les *Annales romantiques*, etc., on lui doit : les *Bucoliques* de Virgile, traduites en vers (1828); les *Echos du Jura* (1841, in-8°), recueil de poésies; la *Gloire militaire de la Franche-Comté* (1844); *Dictionnaire portatif et complet des communes de la France, de l'Algérie et des autres colonies françaises* (1863, in-32; réédité en 1872); *Nouveau dictionnaire complet des communes de la France, de l'Algérie et des autres colonies françaises* (1863, in-8°; réédité en 1872); *Madame Elise Voïart et son hôte Rouget de Lisle* (1870, in-8°), etc.

GINDRE DE MANCY (Clément-François), littérateur, fils du précédent, né à Paris en 1833. Il fit ses études à Paris, où il remporta de brillants succès au concours général, puis il entra à l'Ecole normale (1853). Reçu agrégé en 1856, il devint cette même année professeur de rhétorique à Saint-Etienne. Depuis lors, il a professé la philosophie à Angers (1858), à Douai (1859) et à Rouen (1862). Il est membre de la Société philotechnique de Paris et de diverses sociétés savantes. M. Gindre de Mancy a publié des articles critiques et littéraires, des nouvelles, etc., dans la *Revue européenne*, la *Revue de Paris*, la *Revue contemporaine*, la *Revue française*, le *Journal officiel*, la *Revue de l'instruction publique*, le *Journal de Maine-et-Loire*, etc. On lui doit, en outre, des éditions et des traductions annotées, des ouvrages de pédagogie, un *Cours de philosophie* (1866), etc.

* **GINESTAS**, bourg de France (Aude), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. de Narbonne, sur un affluent de l'Aude; pop. aggl., 923 hab. — pop. tot., 1,093 hab.

GINGÉLY s. m. (jain-jé-li). Bot. Plante oléagineuse. ‖ Syn. de gengeli.

GINGINS LA SARRA (le baron Frédéric de), écrivain suisse, né à Eclepends (canton de Vaud) en 1790, mort à Lausanne en 1863. Il consacra ses loisirs à des études historiques et devint membre, puis président honoraire de la Société d'histoire de la Suisse romande. Indépendamment d'importants travaux insérés dans les *Mémoires et documents* publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, il a fait paraître : *Histoire de la ville d'Orbe et de son château dans le moyen âge* (1855, in-8°); *Dépêches des ambassadeurs milanais sur les campagnes de Charles le Hardi, duc de Bourgogne, de 1471 à 1477* (Genève, 1858, 2 vol. in-8°); les *Partisans et la défense de la Suisse* (1861, in-18); *Histoire de la ville de Vevey et de son avouerie depuis son origine jusqu'au* XIVe *siècle* (1862, in-8°).

GINGKOSITE adj. (jain-ko-zi-te — rad. *gingko*). Chim. Se dit d'un acide gras contenu dans le péricarpe des fruits du gingko.

GINNISTAN, pays imaginaire dans lequel, suivant la mythologie des Perses, résident les génies soumis à Dieu et à Salomon.

GINOULHIAC (Jacques-Marie-Achille), prélat français, né à Montpellier en 1806, mort dans la même ville en 1875. Il fit ses études théologiques dans sa ville natale, où il reçut la prêtrise, puis il devint professeur de théologie au grand séminaire de Montpellier. S'étant fait remarquer par son savoir et son ardeur au travail, il fut nommé grand vicaire de l'archevêque d'Aix. Une *Histoire du dogme catholique pendant les trois premiers siècles de l'Eglise*, qu'il publia en 1852 (2 vol. in-8°) et qu'il a rééditée en 3 volumes en 1865, attira sur lui l'attention des théologiens. Cette même année 1852, M. Ginoulhiac fut nommé évêque de Grenoble. Il occupa ce siége jusqu'au mois de mars 1870, époque où il fut appelé à succéder à M. de Bonald comme archevêque de Lyon. Dans l'épiscopat français, où domine aujourd'hui l'esprit ultramontain le plus fougueux, M. Ginoulhiac montra une modération relative. Il passait pour une théologien d'un mérite réel. Outre l'ouvrage que nous avons cité, on lui doit : *Lettre-circulaire de Mgr l'évêque de Grenoble à son clergé, sur les reproches adressés au clergé dans les circonstances présentes* (1861, in-8°); *Lettre de Mgr l'évêque de Grenoble à l'un de ses vicaires généraux sur la* Vie de Jésus, *par M. E. Renan* (1863, in-8°); les *Epîtres pastorales* ou *Réflexions dogmatiques et morales sur les épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite* (1866, in-8°); le *Sermon sur la montagne, avec des réflexions dogmatiques et morales* (1873, in-12).

GINOULHIAC (Charles), jurisconsulte français, né à Montpellier en 1818. Il étudia le droit, se fit recevoir licencié, puis docteur, et, après avoir été quelque temps avocat, il entra dans l'enseignement. M. Ginoulhiac est devenu professeur d'histoire de droit à la Faculté de Toulouse. Il est rédacteur de la *Revue historique de droit français et étranger*. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : *Histoire du régime dotal et de la communauté en France* (1842, in-8°); *De l'étude et de l'enseignement du droit en France* (1845, in-8°); *Sur la nature de la légitime ou réserve, d'après Dumoulin et la jurisprudence* (1846, in-8°); *De la philosophie des jurisconsultes romains* (1849, in-8°); *l'Economie politique du peuple* (1850, in-32); *Des recueils de droit romain dans la Gaule sous la domination des barbares* (1857, in-8°); *Cours de droit coutumier français dans ses rapports avec notre droit actuel* (1859, in-8°); *De la codification et de son influence sur la législation* (1862, in-8°), etc.

GINOUX DE FERMON (César-Auguste, comte), homme politique français, né en 1828. Son grand-père, M. de Fermon, fut ministre sous le premier Empire. M. Ginoux étudia le droit, se fit recevoir licencié et devint, sous le second Empire, auditeur au conseil d'Etat. Propriétaire et membre du conseil général dans la Loire-Inférieure, il fut élu, le 8 février 1871, député à l'Assemblée nationale dans ce département. Il alla

siéger à droite, dans le petit groupe des bonapartistes, vota pour la paix, les prières publiques, l'abrogation des lois d'exil, contre le retour de la Chambre à Paris, pour la pétition des évêques, contre M. Thiers le 24 mai 1873, et il s'associa par ses votes à tous les actes de réaction du gouvernement de combat. Le 19 novembre 1873, il s'abstint de voter pour le septennat, puis se prononça pour la loi contre les maires, contre le ministère de Broglie, pour la proposition Maleville demandant la dissolution, contre l'amendement Wallon, la constitution du 25 février 1875, pour la loi cléricale de l'enseignement supérieur, etc. Il joua, du reste, un rôle des plus insignifiants et ne prit point part aux discussions publiques. Aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il posa sa candidature, comme partisan de l'appel au peuple, dans l'arrondissement de Châteaubriant. Au scrutin de ballottage du 5 mars suivant, il fut élu député par 6,264 voix contre M. Récipion, candidat républicain, et Gohier, monarchiste. M. Ginoux de Fermon alla siéger parmi les bonapartistes. Il vota constamment avec la minorité, notamment contre l'ordre du jour concernant les menées cléricales (4 mai 1877); le 17 mai suivant, il applaudit naturellement à la politique de combat que le maréchal de Mac-Mahon venait de nouveau de mettre en pratique en appelant aux affaires un ministère composé de bonapartistes, de monarchistes et de cléricaux. Le 19 juin, il repoussa l'ordre du jour de défiance adopté par les gauches contre le ministère de Broglie-Fourtou. Choisi comme candidat officiel à la députation par le gouvernement, qui mit en branle en sa faveur toute la pression de l'administration, M. Ginoux de Fermon se représenta, le 14 octobre 1877, devant les électeurs de Châteaubriant comme bonapartiste, et il fut élu par 8,960 voix contre M. Récipion, républicain.

GIORDANI (Joseph), musicien italien, né à Naples en 1753, mort à Lisbonne en 1794. Il est aussi connu sous le surnom de **il Giordanello**, mais le nom de sa famille était Carmine. Fort jeune encore, il entra au Conservatoire de Loreto, où il fut le condisciple de Cimarosa et de Zingarelli; c'est là qu'il développa son triple talent de claveciniste, de violoniste et de compositeur. A dix-huit ans, il écrivit pour le théâtre de Pise son premier opéra, *L'Astuto in imbroglio* (le *Rusé dans l'embarras*). Il appartenait à une famille d'acteurs, et ses sœurs, piquantes, spirituelles et cantatrices agréables, obtenaient tous les soirs au théâtre de Hay-Market, à Londres, de brillants succès avec des airs de sa composition. Il se rendit ensuite à Londres, où l'appelait son père; son premier ouvrage dramatique fut une sorte de pastiche, l'*Artaserse*, auquel succéda l'*Antigone*, opéra sérieux. Il donna ensuite un opéra bouffe, *Il Baccio*, qui fut représenté à Londres de 1774 à 1779. De retour dans sa patrie en 1782, Giordani fit représenter successivement les ouvrages suivants, sur divers théâtres d'Italie : *Il Ritorno d'Ulisse* (1782); *Erifile* (1783); *Epponina* (1783); *Tito Manlio* (1784); *La Morte d'Abele*, oratorio (1785); *La Vestale* (1786); *Ifigenia in Aulide* (1786); *La Destruzzione di Gerusalemme* (1788), etc. Appelé à Lisbonne pour y diriger le Théâtre-Italien, il y mourut.

GIORZA (Paolo), compositeur italien, né à Milan en 1832. Son père, organiste à Desio, lui donna les premières notions musicales et le fit admettre pour son successeur quand la paralysie l'empêcha de toucher son instrument. La véritable vocation de Paolo Giorza ne tarda pas à se manifester, et, dès 1832, il commença l'interminable série de ballets qui devaient faire sa réputation. Il serait inutile de rappeler ici les titres de tous ces ballets; constatons seulement que l'un d'eux, la *Maschera*, écrit pour la scène de l'Opéra de Paris, n'y a obtenu qu'un mince succès (1864).

M. Giorza s'est quelquefois essayé dans d'autres genres. Son opéra, *Corrado o console lombardo*, reçut un si malheureux accueil, que l'auteur n'a pas fait depuis de nouvelle tentative dans cette voie. Ses albums pour la danse, ses mélodies, ses morceaux pour piano, etc., ont obtenu, au contraire, un succès qui se perpétue. M. Giorza a composé en outre, à l'occasion de la guerre de 1866, un hymne patriotique dont Garibaldi a fait un éloge comme les Italiens seuls en savent faire. Malheureusement, le public, pour cette fois, ne paraît pas avoir partagé l'enthousiasme du héros. Personne ou presque personne ne connaît l'hymne guerrier de ce même Giorza, dont tout le monde danse les valses et applaudit les ballets.

GIRAFEAU s. m. (ji-ra-fo — rad. *girafe*). Mamm. Petit de la girafe.

* **GIRALDÈS** (J.-A.-C.), chirurgien français. — Né à Porto (Portugal) en 1810, il est mort à Paris le 26 novembre 1875. Le docteur Giraldès était membre de l'Académie de médecine. C'était un homme d'une grande érudition. « Il connaissait presque tout ce qui avait été écrit en médecine et en chirurgie dans notre siècle, dit M. L. Figuier, et il retrouvait avec une étonnante facilité l'origine première de beaucoup de procédés chirurgicaux présentés de bonne foi comme nouveaux par leurs auteurs. Giraldès a succombé à une apoplexie cérébrale pendant qu'il travaillait à la bibliothèque de l'Académie de médecine.» Ses *Leçons cliniques sur les maladies chirurgicales des enfants* ont été recueillies et publiées par MM. Bourneville et Bourgeois (1867-1869, in-8°).

GIRALDONI (Leone), chanteur, né à Paris, de parents italiens, en 1826. Il fit ses études musicales à Florence, débuta à Lodi, se montra sur la plupart des grandes scènes italiennes, fit un voyage en Espagne, un autre en Russie, puis revint se fixer en Italie. Plusieurs maîtres italiens ont écrit pour lui des partitions, Verdi notamment, qui a composé à son intention *Simone Boccanegra* et *Il Ballo in maschera*.

* **GIRARD** (Fulgence), littérateur français. — Né à Granville (Manche) en 1807, il est mort à Bacilly, près de Granville, en avril 1873. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit : *Histoire géologique, archéologique et pittoresque du Mont-Saint-Michel au péril de la mer* (1843, in-8°); les *Deux martyrs* (1835, 2 vol. in-8°; rééd. en 1862, in-4°); *Histoire démocratique de la révolution de février* 1848 (1850, 2 vol. in-8°); *Histoire du second Empire* (1861, in-8°); *Divinité du christianisme, lettres à MM. Peyrat, Renan, Taine, About, Littré*, etc. (1867, 8 brochures in-8°).

* **GIRARD** (Noël-Jules), statuaire français. — Depuis 1868, il a exposé : le *Raisin*, buste en terre cuite; la *Modestie* et la *Coquetterie*, statues en marbre (1870); le *Chasseur*, statue en pierre (1873). Citons encore de lui : un *Christ en croix*, statue en pierre qu'on voit au cimetière de Saint-Denis; la *Comédie et le Drame*, fronton au nouvel Opéra, etc.

* **GIRARD** (Jules-Augustin), littérateur. — Il a été nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1873 et professeur de poésie grecque à la Faculté des lettres de Paris en 1874. Le dernier ouvrage qu'il a publié est intitulé : *Etudes sur l'éloquence attique, Lysias, Hypéride, Démosthène* (1874, in-12). Il comprend trois études très-attachantes, qui attestent à la fois l'érudition de l'auteur et son talent d'écrivain.

GIRARD (François-Alexis), graveur, né à Paris vers 1788, mort dans la même ville en janvier 1870. Il reçut des leçons des peintres Regnault et Prudhon, puis il se tourna vers la gravure. C'était un artiste laborieux, infatigable, qui ne cessa de travailler jusqu'à la fin de sa vie. Outre des gravures en taille-douce, il en fit un grand nombre à la manière noire, et il fut de ceux qui naturalisèrent en France ce nouveau procédé. Girard obtint des médailles de 2e classe en 1819 et 1848, des rappels en 1857, 1859 et 1861 et la croix de la Légion d'honneur en 1866. Indépendamment de gravures pour des ouvrages illustrés, il en exposa un grand nombre, parmi lesquelles nous citerons : le portrait de *Talma*, celui de *Louis-Philippe*, d'après Hersent; le portrait de *Lamartine*, d'après Gérard; l'*Enlèvement de Rébecca*, d'après Cogniet; *Richelieu, Mazarin*, gravures à la manière noire, d'après Delaroche (1836); le *Dernier jour de Pompéi*, d'après Bruloff; la *Lecture d'un testament*, d'après Goyet; les *Vendanges de Naples*, d'après Winterhalter; *Souvenir de* 1815, d'après Vernet; *Laissez venir à moi les petits enfants*, d'après Overbeck; *Conversation à la fontaine*, d'après Guët; *Bonaparte passant le mont Saint-Bernard*, d'après Steuben (1848); *Fatmé*, d'après Guët; les *Saintes femmes*, d'après Scheffer. A l'Exposition universelle de 1855, Girard exposa, avec cette dernière gravure : l'*Enlèvement de Rébecca*, d'après Léon Cogniet; *Italiennes à la fontaine* et les *Vendanges*, d'après Winterhalter. Parmi les œuvres qu'il a exposées depuis lors, nous mentionnerons : *Corinne*, d'après Gérard; la *Mère heureuse*, d'après Prudhon; un portrait à la manière noire, d'après Scheffer; les *Deux pigeons*, d'après Benouville; la *Jeune captive*, d'après Henri Scheffer; *Pompée*, d'après l'antique; le *Baron Gérard;* le *Christ couronné d'épines*, d'après Guide, et deux gravures à la manière noire, d'après Lobin, *François Ier chez Benvenuto*, *Léonard de Vinci peignant Joconde*, qui figurèrent au Salon de 1869.

GIRARD (Caroline), actrice française, née en 1834. Elève de Revial, au Conservatoire, elle obtint au concours de 1853 un accessit de chant et le premier prix d'opéra-comique. Elle pouvait débuter à l'Opéra-Comique; elle préféra entrer à l'ancien Théâtre-Lyrique. Elle y fut vivement accueillie, le 2 septembre, en chantant dans le prologue d'ouverture, la *Princesse de Trébizonde*, des couplets bretons et en interprétant avec autant de naturel que de gaieté Matérielle du *Roi des halles*, d'Adam. Elle montra les mêmes qualités dans le *Diable à quatre*, de Solié, puis dans *Elisabeth* ou les *Exilés de Sibérie*, de Donizetti; la *Fille invisible*, d'Adrien Boieldieu; la *Promise*, de Clapisson, rôle de Simonette; le *Roman de la Rose*, de Prosper Pascal; *Schahabaham II*, d'Eugène Gautier, etc. En 1856, elle représenta Georgette des *Dragons de Villars;* en 1857, les *Commères*, du Napolitain Montuoro, un de ses bons rôles; *Margot*, de Clapisson; Jacqueline du *Médecin malgré lui*, de Gounod; *Don Almanzor*, de Vilbach; l'*Agneau de Chloé*, de Montaubry; Michaëla de *Broskovano*, où elle produisit un grand effet dans la chanson du *Vampire*. En 1859, elle joua un rôle à la Déjazet, celui de Lulli des *Violons du roi*, de Deffès; en 1860, Laure de *Gil Blas*, de Semet; les *Rosières*, d'Hérold. En 1861, elle reprit de Mme Ugalde le rôle du héros de Le Sage et interpréta, l'année suivante, Zamphra de la *Fille d'Egypte*, de Jules Beer. Après cette création, elle fut engagée à l'Opéra-Comique, où elle débuta en 1863 par les rôles de Lucette de la *Fausse Magie* et de Manette des *Bourguignonnes*. Nous signalerons, parmi ses créations à ce théâtre : *Sylvie*, de Guiraud (1864); Fiammetta du *Saphir*, de Félicien David (1865), etc. Elle parcourut ensuite plusieurs villes de province, Vichy, Le Havre, Rouen. Elle alla également chanter à l'étranger, à Monaco d'abord, à Bruxelles ensuite. Revenue à Paris vers la fin de 1872, elle entra à l'Athénée et y créa l'*Alibi*, de Nibelle; Lucia des *Rendez-vous galants*, de Mme Sainte-Croix; Pepita de la *Dot mal placée;* Fatmé de la *Guzla de l'émir*. Elle jouait encore en province, lorsque M. Vizentini transforma l'ancienne Gaîté en Théâtre-National-Lyrique. Engagée une des premières, Mme Girard y resta jusqu'à la fermeture, c'est-à-dire jusqu'au 1er janvier 1878. Depuis le 1er février, elle est devenue la pensionnaire des Bouffes-Parisiens. — Sa fille, Juliette Girard, née à Paris en 1860, entra de bonne heure au Conservatoire, où, dans la classe de Regnier, elle obtint en 1876 le premier accessit de comédie. Elève de sa mère pour le chant, elle débuta aux Folies-Dramatiques le 10 février 1877, par le rôle de Carlinette dans la *Foire Saint-Laurent*, d'Offenbach. Elle créa ensuite, le 9 avril de la même année, Serpolette des *Cloches de Corneville*. Elle a rendu populaires le rondeau du premier acte, la chanson de la *Peur* et surtout les couplets des *Pommes*.

* **GIRARDET** (Édouard-Henri), peintre et graveur. — C'est par erreur que nous avons mentionné sa mort. M. Edouard Girardet a reçu la croix de la Légion d'honneur en 1866, et il a obtenu une 2e médaille à l'Exposition universelle de 1867. Les dernières gravures exposées par lui comptent parmi ses meilleures. Ce sont : le *Mariage de Henri IV*, d'après Lechevalier; *Chevignard* (1874) et un *Mariage espagnol*, d'après le célèbre tableau de Fortuny (1876).

* **GIRARDET** (Paul), graveur suisse, frère du précédent. — Il n'est point mort en 1865, comme nous l'avons dit par erreur. Depuis 1865, il a exposé un assez grand nombre de gravures à la manière noire, qui sont très-appréciées des connaisseurs. Nous citerons de lui : les *Saltimbanques*, d'après Knauss (1865); l'*Appel des condamnés*, d'après Muller (1866); le *Laboureur et ses enfants*, d'après Duverger (1867); *Episode de la bataille de Custozza*, d'après Grimaldi (1869); *Joueur de boules*, d'après Baron; *Moutons au pâturage*, d'après A. Bonheur (1874); le *Rendez-vous de chasse*, d'après Baron (1875); *Chèvres à la montagne*, d'après A. Bonheur; *Chevaux au pâturage*, d'après Chialiva (1877), etc.

* **GIRARDIN** (Ernest-Stanislas, comte de), homme politique français. — Il est mort en janvier 1874. Depuis la révolution du 4 septembre 1870, qui l'avait rendu à la vie privée, il avait vécu dans la retraite.

* **GIRARDIN** (Émile de), célèbre publiciste. — Lorsque, en 1871, l'*Union française* eut cessé de paraître après une existence éphémère, M. Emile de Girardin parut vouloir renoncer au journalisme. Il se borna à publier quelques écrits sur des questions déjà traitées par lui. Son rôle paraissait à peu près fini, et l'on pouvait croire que, possesseur d'une fortune considérable, devenu vieux, n'ayant point trouvé auprès de sa seconde femme, dont il dut se séparer judiciairement, le calme domestique, il allait enfin vivre dans la retraite. Il n'en fut rien. Au mois de mai 1872, il acheta le *Journal officiel de la République française* et le *Petit journal officiel*. Cette acquisition mit fin aux instances pendantes entre M. Wittersheim, qui conserva sa position, et ses anciens commandataires. L'année suivante, il devint, concurremment avec MM. Gibiat et Jenty, un des principaux propriétaires du *Petit Journal*, qui allait sombrer. Grâce à son habile direction, cette feuille populaire vit en peu de temps augmenter considérablement son tirage. Elle devint un journal politique, qui préconisa les idées de M. Thiers sur la nécessité de fonder définitivement la République, et, à ce titre, elle rendit un véritable service au pays, car elle pénétrait très-avant dans les masses. En 1874, il rentra complétement dans le journalisme actif en publiant des articles sur la situation dans la *France*, dont il fit l'acquisition au commencement de novembre. Ce fut le 15 novembre 1874 qu'il prit la direction et la rédaction en chef de ce journal. Les abonnés manquaient, le tirage était insignifiant. M. de Girardin entreprit de galvaniser cette feuille en y introduisant la vie, en proposant des solutions, en provoquant des polémiques, en attirant à tout prix l'attention du grand public. Mais le public semblait vouloir rester réfractaire. Depuis plus de deux ans, la *France* végétait, malgré les efforts suprêmes de son rédacteur en chef, lorsque, le 17 mai 1877, le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, renversant brusquement le ministère Jules Simon, le remplaça par un cabinet à la fois monarchiste, bonapartiste et clérical, chargé de combattre les républicains formant la majorité dans la Chambre des députés et dans le pays. Aussitôt, M. de Girardin prit parti pour la majorité de la Chambre des députés contre le maréchal de Mac-Mahon. Avec une verve étonnante, avec une ardeur inépuisable, le brillant publiciste fit une guerre de chaque jour au ministère de combat de Broglie-Fourtou. La *France*, qui tirait à 4,000 ou 5,000 exemplaires, vit son tirage s'élever rapidement à plus de 40,000 exemplaires. Toujours sur la brèche, écrivant chaque jour un ou plusieurs articles, M. de Girardin ne se borna pas à défendre dans ce journal la juste cause de la liberté et de la République contre l'arbitraire et le pouvoir personnel; il fit soutenir les mêmes idées par le *Petit Journal*. Le ministère clérical, monarchiste et bonapartiste de Broglie-Fourtou vit avec une vive irritation les services que M. de Girardin rendait à la République. Ne pouvant lui enlever la direction de la *France*, on essaya de lui enlever celle du *Petit Journal*, après avoir fait interdire aux colporteurs de le vendre. Au commencement d'août, trois actionnaires de cette feuille, représentant 165 parts d'intérêt sur 10,000, assignèrent en référé M. Emile de Girardin, comme président de la Société anonyme du *Petit Journal*, « pour voir dire que la rédaction serait mise sous séquestre, attendu les périls qu'elle faisait courir à la propriété, et voir ordonner l'exécution provisoire et sur minute, nonobstant appel, vu l'urgence. » L'assignation, bien que portant la date du 2 août, ne fut remise au domicile de M. de Girardin que le 3 août à dix heures un quart du matin, et la citation à comparaître fixait la date du 3 août à une heure. M. de Girardin habitait en ce moment la campagne. Tout avait été combiné pour qu'il fût informé trop tard pour être présent à l'audience des référés, de telle sorte qu'on eût fait passer la rédaction entre les mains de journalistes aux gages de la réaction. Par suite d'un hasard heureux, M. de Girardin déjoua cette intrigue et la fit avorter. Il poursuivit avec une ardeur croissante sa campagne contre le ministère, il attaqua vigoureusement le menaçant manifeste adressé le 19 septembre par le maréchal de Mac-Mahon au pays. Il écrivait, le 20 septembre : « Le manifeste dit : « Ma politique, mon gouvernement; » il ajoute : « Je resterai. » Pour parler ainsi, monsieur le président, êtes-vous donc roi de droit divin? Vous nommez-vous Louis XIV? Vous nommez-vous seulement le maréchal de Villars? Après avoir perdu la bataille de Malplaquet, avez-vous gagné celle de Denain? Nous tous, électeurs au nombre de 10 millions, ne sommes-nous donc rien? Ne sommes-nous donc plus que des soldats tenus, par la sévérité des peines, à l'obéissance passive? Si vos ministres le pensent, c'est une erreur profonde qu'ils ne tarderont pas à expier, car, du 20 septembre au 14 octobre, il n'y a plus que 24 jours à attendre. » Il publia alors une brochure, le *Dossier de la guerre* (1877, in-12), série de documents montrant avec quelle ineptie le gouvernement impérial avait engagé la guerre de 1870, et il y ajouta une préface dans laquelle il disait que, si, au mois de juillet 1870, il avait repris la plume dans la *Liberté* pour pousser lui-même à la guerre, c'est qu'il avait été indignement trompé par le pouvoir sur l'état de nos forces. Aux élections du 14 octobre, dans lesquelles le pays renvoya à la Chambre une grande majorité républicaine, M. de Girardin refusa une candidature qu'on lui offrit, en déclarant qu'il rendrait plus de services comme journaliste que comme député et qu'il tenait à rester journaliste. Parmi les derniers écrits publiés par M. Emile de Girardin, nous citerons : la *Guerre fatale, prévue et annoncée en* 1868 (1870, in-8°); la *Voix dans le désert, questions de l'année* 1868 (1870, in-8°); l'*Egale de son fils* (1872, in-8°); *Lettres d'un logicien* (1872, in-8°); l'*Impôt inique et l'impôt unique* (1872, in-12); *Unité de collége, abolition des zones électorales* (1874, in-8°); *Lettres d'un logicien, question des années* 1872 *et* 1873 (1874, in-8°); la *Honte de l'Europe* (1876, in-8°); *Grandeur ou décadence de la France* (1876, in-18). Citons encore de M. de Girardin quelques comédies et proverbes : le *Malheur d'être belle*, en un acte (1866, in-12); le *Mariage d'honneur*, en un acte (1866, in-12); les *Trois amants*, en deux actes (1872, in-8°); les *Hommes sont ce que les femmes les font*, en un acte (1872, in-18).

Après les élections du 14 octobre, M. de Girardin continua, avec une infatigable ardeur, à combattre le ministère de Broglie-Fourtou, puis le cabinet de Rochebouët. Sans cesse sur la brèche, il rendit de tels services à la cause de la République et de la liberté, que le comité républicain électoral du IXe arrondissement de Paris le choisit pour candidat à la Chambre des députés, en remplacement de M. Grévy, qui venait d'opter pour Dôle. Cette fois, M. Emile de Girardin accepta la candidature, « comme élection de combat et comme protestation à outrance contre le pouvoir personnel. » Le 16 décembre 1877, il fut élu député par 11,076 voix contre 1,624 données à M. Daguin. Trois jours auparavant, le maréchal de Mac-Mahon, comprenant qu'il ne pouvait lutter plus longtemps contre la volonté du pays sans assumer la plus effrayante responsabilité, avait pris le parti de